

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Correspondance romaine. — IV Au Congrès de la Jeunesse catholique (28 juin—1er juillet). — V Le curé Casaubon. — VI Nos religieuses garde-malades. — VII Union Saint-Jean.

AU PRONE

Le dimanche, 19 juillet

On annonce :

Les fêtes de saint Jacques (samedi), et de sainte Anne (dim.).

L'indulgence plénière universelle à l'occasion du dernier jour du Congrès eucharistique annuel (26 juillet, Lourdes).

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 19 juillet

Octave de la Dédicace des églises, **double majeur**,; mém. du 7e dim., et de saint Vincent de Paul; préf. de la Trinité; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. 1o de saint Jérôme Emilien (I v.), 2o du dim. (I v.), 3o de saint Vincent, 4o de sainte Marguerite (I v.).

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 26 juillet

Dans les églises paroissiales, dédiées à saint Jacques, apôtre, on fait la solennité le 26 et l'on retarde celle de sainte Anne, au 27; les autres titulaires qui tombent entre le 20 et le 25 sont anticipés au 19.

TITULAIRE DE SAINT JACQUES (du 25).

Diocèse de Montréal. — Cathédrale et saint Jacques.

Diocèse d'Ottawa. — Embrun.

- Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Clarenceville.
 Diocèse des Trois-Rivières. — Saint-Jacques des Piles.
 Diocèse de Pembroke. — Eganville.
 Diocèse de Joliette. — Saint-Jacques de l'Achigan.

TITULAIRE DE SAINTE ANNE (du 26).

- Diocèse de Montréal. — Sainte-Anne (3 par.)
 Diocèse d'Ottawa. — Sainte-Anne (Ottawa et Prescott).
 Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Sainte-Anne (Sorel et Sabrevois).
 Diocèse des Trois-Rivières. — Sainte Anne (La Pérade et Yamachiche).
 Diocèse de Sherbrooke. — Sainte Anne (Danville).
 Diocèse de Nicolet. — Sainte Anne (1 par.).
 Diocèse de Pembroke. — Sainte Anne (Sébastopol, île du Calumet et Mattawa).
 J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

- Lundi, 20 juillet. — Saint-Luc.
 Mercredi, 22 " — Sainte-Marguerite.
 Vendredi, 24 " — Eglise des Pères du Saint-Sacrement.
 Dimanche, 26 " — Pointe-aux-Trembles.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Le 7 juin 1914.



QUAND Pie IX était souverain dans ses Etats, le cardinal Antonelli recevait chaque année les cardinaux le vendredi saint. Le menu était maigre, sous tous les rapports ; mais le service d'argenterie et d'or que possédait le cardinal, ou qu'il tirait de la *Floreria apostolica*, était splendide et faisait passer sur le dîner maigre. Ce n'était pas cependant un maigre dîner, car les poissons de divers qualités se succédaient et alternaient avec les légumes ; un dessert varié, mais d'où les oeufs étaient exclus, couronnait le tout. Le

cardinal Antonelli faisait admirablement les honneurs de ses appartements, qui comprenaient de vastes salles où l'on pouvait donner à dîner à près de cent invités.

— A l'occasion de la création des 14 cardinaux, le Pape Pie X a fait donner, dans les appartements Borgia, un grand dîner diplomatique aux nouveaux membres du Sacré-Collège, aux ambassadeurs accrédités auprès de sa personne et à d'autres personnages de sa cour. Les journaux ont donné par le menu le détail de cette fonction diplomatique ; car les dîners sont éminemment une chose diplomatique et ceux qui sont chargés d'organiser ces repas doivent étudier avec un soin minutieux, méticuleux même, la place que chaque invité doit occuper pour ne point créer des incidents. Un jour, un prélat fut invité dans un dîner de cérémonie, et comme il était un brave homme, peu à cheval sur les questions d'étiquette, le maître de maison, qui avait des invités grincheux et fervents du protocole, lui demanda s'il ne pourrait pas accepter telle place, le faisant passer après d'autres, qu'il aurait dû précéder. Le prélat répondit bonnement : " Est-ce que le menu sera le même ? — Mais évidemment. — Alors mettez-moi où vous voudrez ". Mais dans un dîner diplomatique les choses ne se passent pas ainsi. Les règles sont inflexibles et se modifient suivant que la table est carrée, rectangulaire, circulaire ou en fer à cheval. Les cérémoniaires pontificaux sont chargés du classement des invités, et leur tâche est facilitée par les *Lezioni di Diplomazia Ecclesiastica*, de Mgr Giobbio, qui a codifié cette matière.

— Ce qui a donné un grand relief à ce dîner diplomatique, ce n'est pas l'abondance et la perfection du menu, car, chose étrange, c'est ce dont se soucient le moins les invités. On fait de grandes dépenses, on réunit les choses les plus rares, qui ne

sont pas toujours les plus exquisés; mais les diplomates en goûtent fort peu. On les sert, ils en prennent un bouchée... un second plat succède au premier sans avoir plus de succès. Et ainsi de suite jusqu'à la fin. Ces dîners sont des occasions de parler, en ayant devant soi une chose que l'on ne mange pas. C'est la règle diplomatique et un invité qui se permettrait de manger avec appétit et en manifestant des signes de satisfaction, ce qu'on lui sert, serait immédiatement disqualifié. La règle, dans ces repas, est de ne pas manger. Et c'est pour ce motif et ne pas succomber à la tentation, que les personnes invitées à un dîner diplomatique, mangent copieusement chez elles avant de se présenter au maître de maison. Il y a cependant des exceptions, et on me permettra d'en citer deux, bien qu'elles ne soient pas ecclésiastiques. Un jour, au Quirinal, dans un grand dîner diplomatique, on servit des bécasses. Un général de division se trouvait à côté du roi Humbert, qui lui parlait de choses de guerre, à tel point que le général en oublia sa bécasse. Le domestique passe et l'enlève. Mais le général, qui tenait à son plat, lance le juron piémontais *Countacc*. Le roi sourit et lui demande la raison de sa mauvaise humeur. " C'est, répondit rondement le général, que, pendant que vous me parliez, le domestique m'a enlevé ma bécasse. ". Le roi se mit à rire et fit redonner une autre bécasse à son général. Une autre fois, le roi Victor Emmanuel chassait le chamois dans les Alpes. Au déjeuner, qui réunissait une vingtaine d'officiers, on commence par servir des côtelettes de mouton. Le roi, qui était de mauvaise humeur, les refuse. Les autres invités, en bons courtisans, refusent aussi le plat, qui finit par arriver à un jeune sous-lieutenant. Celui-ci connaissait bien le protocole, mais il avait la faim d'une personne de 23 ans, qui a couru toute la matinée; aussi oublieux des règles, il prend bravement deux

côtelettes sur son assiette. Stupeur des invités! Il les dévore à belles dents quand le roi lui dit : “ Lieutenant, est-ce que ces côtelettes sont bonnes? — Excellentes, sire — Faites-moi repasser le plat ”; et, avec le lieutenant, ils mangèrent cinq côtelettes chacun.

— Ces incidents, il n'est pas besoin de le dire, n'ont pas eu lieu au dîner diplomatique du Vatican. Il était servi dans la plus grande salle des appartements Borgia et réunissait 41 invités. Les pavés de Faenza, partie anciens, partie modernes faits sur le modèle des anciens, étaient couverts de riches tapis de Smyrne. La table, unique et oblongue, tenait toute la longueur de la salle et était couverte d'une argenterie splendide. On admirait, au centre, un surtout ou jardinière, en argent doré, qui avait six mètres de longueur et qui était soutenu par des figures de femmes drapées également en argent, avec de riches ciselures. Le tout était rempli de fleurs. La vaisselle plate était dorée, ainsi que les cueillers et fourchettes. La porcelaine, en vieil Angleterre ou vieux Saxe; des motifs d'orfèvrerie couvraient la table. Mais ce qui faisait un coup d'oeil merveilleux, c'est que les murs étaient sans discontinuité couverts de magnifiques *arazzi* (tapisseries) que possède le Vatican, collection unique au monde. Ces *arazzi* ont été commandés par Léon X, au commencement du XVI^e siècle, à une maison flamande et sont conservés avec un soin jaloux, car elles forment la plus belle collection de tapisseries de cette époque, alors que les gobelins n'existaient point encore. Ce qui caractérise ces tapisseries, c'est que l'or y est mêlé aux couleurs : caractéristique de cette époque. Ce cadre était vraiment féérique et donnait à la réunion un cachet que les autres cours européennes pourraient lui envier.

— Et ce grand diner, où le cardinal Merry del Val faisait les honneurs avec la dignité d'un prince de l'Eglise, avec ce tact, cette finesse qu'il tient de sa race, et des habitudes qu'il a reçues dès sa jeunesse, offrait un contraste saisissant avec le frugal repas que Pie X prenait, presque à la même heure, avec ses secrétaires, dans la salle à manger privée. Le pape est très sobre ; peu de viande, peu de vin, quelques légumes composent son menu journalier. Il connaît ses devoirs de chef suprême de l'Eglise, reçoit en souverain ; mais lui-même vit pauvrement et je connais bien des bourgeois, qui ne se contenteraient point du menu habituel du successeur de saint Pierre.

— L'Eglise est pleine de ces contrastes. Elle sait faire le départ de ce que l'on doit à sa dignité, mais aussi de ce que l'on doit à Dieu. Il ne faudrait point juger la vie intime du chef de l'Eglise d'après la splendeur des appartements de réception, ni la frugalité de ses repas d'après l'abondance qui préside à ceux qu'il offre à ses invités. Et à ce sujet, une jolie anecdote qui date de Grégoire XVI. Ce pape, pendant les chaleurs de l'été, aurait voulu prendre des glaces. Un jour qu'au mois d'août, il recevait Mgr Tizzani, archevêque de Nisibe et mort sous le pontificat de Léon XIII, l'invité vit le pape Grégoire XVI sonner le camérier de service pour demander un verre d'eau fraîche. " Mais, dit Mgr Tizzani, pourquoi Votre Sainteté ne fait-elle pas venir une glace ? Cela la rafraîchirait bien mieux. ". — Je le ferais bien volontiers, répondit Grégoire XVI, mais vous ne connaissez pas les usages du palais apostolique. Quand le pape prend une glace, l'usage veut que tous ceux qui sont, ce jour-là, à son service, en prennent une. Or, cela me coûterait trop cher, et ce serait autant d'enlevé à l'argent que je destine aux missions....

Mgr Tizzani retint la parole, et, quelques jours après, on voyait le prélat arriver à l'audience, vers les quatre heures, portant quelque chose sous son grand manteau violet. Il entra et découvrit une sorbetière où il y avait des glaces, pour que Grégoire XVI pût en prendre sans être obligé de détourner l'argent qu'il destinait à la propagation de l'Évangile.

DON ALESSANDRO.

AU CONGRES DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE

(28 juin — 1er juillet).

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien!



E cri irrité du poète, à peine aurait-il pu s'adresser à l'ancienne génération des jeunes. Celle-là, forcée par les circonstances de s'absorber dans les luttes déprimantes de la politique ou dans la recherche du pain quotidien, ne pouvait guère songer à une formation supérieure. Néanmoins, cet état de choses n'a pas empêché certains des nôtres de se hisser au tout premier échelon de notre échelle nationale et sociale. Aussi exagérait-on beaucoup en appliquant à toute notre jeunesse passée l'exclamation indignée du poète.

A la jeunesse actuelle, à celle du moins qui a mission de penser et d'agir, elle ne conviendrait pas le moins du monde, si nous en jugeons d'après l'inoubliable façon dont cette jeunesse s'est conduite au cours des journées des 28, 29, 30 juin et 1er juillet. Ce n'est pas que celle-ci ait renoncé à l'influence politique ou aux soucis matériels. Des conditions plus heureuses lui permettent cependant d'associer, à ces préoccupations d'ordre inférieur, des aspirations plus profondes, des ambitions plus hautes.

Ce qu'elle rêve, cette jeunesse, c'est d'être composée d'hommes vrais, de conducteurs du peuple, de pasteurs d'âmes : les trois mots sont du camarade Hamel et ils commentent la devise *Esto vir* de l'A. C. J. C. Pour atteindre cet idéal, les membres de ce groupe inconnu et méconnu veulent constituer une élite sociale à la fois morale, religieuse et intellectuelle.



Qu'ils forment déjà une élite intellectuelle, il suffit de pénétrer dans leurs cercles pour s'en convaincre. Avec quel esprit de méthode ils procèdent dans la tâche de se façonner un esprit clair, bien meublé et bien droit ! Avec quelle ferveur ils se penchent sur les textes pour en extraire une documentation plus sûre et plus complète ! Avec quels sens déjà des nuances ils rectifient leurs erreurs, toujours involontaires, ou leurs simples méprises ! Et quelle délicatesse de mesure ils apportent dans l'échange de leurs impressions, de leurs vues, de leurs convictions !!

Ceux qui n'osent pas pénétrer dans ces asiles du travail, afin sans doute de n'être pas gênés dans leur impertinence à juger ces jeunes, ont encore le moyen de les apprécier. Qu'ils ouvrent seulement les actes du congrès de 1908 ; ils verront jusqu'où notre jeunesse pousse la curiosité d'esprit, base de toute valeur intellectuelle. Si cette compilation leur paraît, comme à nous, trop indigeste, qu'ils lisent les délibérations du congrès de 1913 sur notre système scolaire, des études fouillées comme celle d'Hervé Roch sur l'instruction obligatoire, des factums comme les trois qui furent présentés au congrès de cette année sur le devoir social. Tous ces travaux auront vite raison de leurs répugnances trop souvent intéressées.

Elles seraient tombées d'elles-mêmes, si seulement les censeurs en chambre avaient voulu suivre de près les séances de la semaine dernière. Il y a dix ans, qui eût osé parler de de-

voir social ? qui eût pensé que la jeunesse eût là-dessus des idées assez nettes pour s'enhardir jusqu'à les exprimer ? qui même eût songé qu'un ordre d'études pareilles pouvait fournir à la discussion une matière intéressante ? L'on vient pourtant de voir environ 400 jeunes gens ne pas manquer une seule des trois longues séances par jour qui marquèrent les trois premières journées de la semaine. On les a entendus disserter avec une étonnante précision sur un sujet on ne peut plus complexe, ne jamais faire dévier le débat sur un terrain d'à côté, ne jamais descendre aux personnalités dans l'ardeur parfois brûlante des interpellations, émettre surtout des réflexions que beaucoup de nos hommes publics seraient heureux de trouver dans leurs cerveaux.

Déidément, notre jeunesse n'est pas la cymbale retentissante que l'on sait. Du point de vue intellectuel, elle semble bien planer à cent coudées au-dessus des politiques de pacotille que nous ont faits l'esprit de parti et les luttes électorales.

* * *

Aux yeux des moralistes elle apparaît aussi très élevé. Dans sa conduite privée, elle égale, si elle ne les surpasse, tous ceux qui jusqu'à l'heure et chez nous, s'inclinaient avec respect devant les prescriptions de la loi naturelle ou divine. Mais ses actes publics, d'ordre religieux ou moral, s'inspirent d'une préoccupation sociale qui nous semble avoir trop manqué à nos aînés.

Tout le long de l'année, les jeunes de l'A. C. J. C. s'efforcent de se prodiguer au bien de leurs semblables. Ils se respectent, ils respectent les autres, ils respectent toutes leurs obligations d'enfants de l'Eglise, de fils de la patrie. Mais ce n'est pas pour la seule ambition de se faire bien venir auprès des détenteurs de la puissance ecclésiastique, politique ou civile. Ils savent que chacun de leurs actes possède une valeur

d'entraînement, une valeur de perdition ou de salut social. Et ils ont décrété de ne poser aucun acte qui pousse leurs concitoyens au mal, aucun acte qui ne les porte au bien. Ils communiquent chaque jour quand ils le peuvent ou à tour de rôle, par roulement quand ils ne peuvent davantage; et cela, c'est, en s'améliorant eux-mêmes, pour bonifier tous ceux avec qui ils viendront en contact.

Le résultat était à prévoir. Ce désintéressement, qui marque au coin toutes leurs démarches, attire à eux les âmes et les élève. Eux-mêmes, montent dans l'échelle professionnelle. L'on n'est pas surpris d'apprendre que les plus méritants parmi eux, ceux qui se classent les premiers dans les concours universitaires, ou dans la carrière où ils sont entrés, ce sont précisément ceux-là qui ont déployé le plus de zèle à mettre leur coeur et leur esprit, par le labeur intellectuel et la contrainte morale, au niveau de leur devoir social. Déjà quelques-uns attirent l'attention par leurs succès financiers, comme le maire Joseph Versailles, par leur esprit d'entreprise, comme l'échevin Gordien Ménard, par leur compétence professionnelle, comme le président Baril et ses camarades avocats, Gustave Monette et Guy Vanier.

Ils ont réussi; ils devaient réussir. Il leur a suffi pour cela de s'attacher à l'idéal que leur traçait, en 1904 déjà (cf. *Le Semeur*, I, pp. 20 et seq.), Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal. A dix ans de distance, la même autorité a pu le leur dire : ils ont été fidèles à ne pas dévier de la voie qu'elle leur indiquait alors. Cette persistance à rechercher le même but avec des moyens toujours divers n'est pas le moins beau spectacle que nous offre, après dix années, notre incomparable jeunesse catholique. Nous comprenons, en nous rappelant avec quelle fierté, ces jeunes l'égalèrent de nouveau la semaine passée, l'application que leur faisait Mgr le Vicaire-Général du *Vos estis gaudium meum et corona mea* et le mot du che-

valier Rivard : “ Je suis de ceux qui croient qu'on est toujours dans la vérité quand on est avec l'*Association de la Jeunesse* ”.

* * *


Elle l'est toujours dans la vérité, parce qu'elle suit à la lettre les instructions de l'autorité diocésaine. On lui en a rendu le témoignage au cours du congrès : les paroles convaincues, et donc éloquentes, de Mgr l'archevêque, de Mgr Gauthier, de Mgr Roy, de Mgr Dauth, sont toute une approbation. Les applaudissements nourris de la foule qui remplissait la salle des promotions pendant les séances solennelles n'y ajoutèrent que la consécration du sentiment public.

Ce sentiment traduisait la fierté que l'on éprouve à voir cette élite se désintéresser des luttes terre à terre pour se préparer, par l'étude, la prière et l'action, à un rôle social plus efficace. Il disait à ces jeunes le merci de la nation qui apprend par eux à ne pas désespérer de l'avenir, qui sait devoir toujours retrouver en eux la race à qui le poète fait dire d'elle-même :

Oui, nous sommes encor la race aux longs cheveux
Qui ne peut plus faiblir quand elle a dit : Je veux !

Abbé EMILE CHARTIER.

LE CURE CASAUBON

E bon curé de Sainte-Dorothée, M. l'abbé Louis de Gonzague Casaubon, est mort à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 28 juin, dans sa soixantième année et après trente-six ans d'un ministère humble, pieux et édifiant. Mgr l'archevêque a présidé ses funérailles à Sainte-Dorothée même, et il a donné à sa mémoire un magnifique éloge. Apprenez de moi, rappelait Monseigneur, que je suis doux et

humble de coeur. Et, appliquant cette parole du Divin Maître, au regretté curé, il n'eut pas de peine à faire voir comment, par son esprit d'obéissance, par sa piété communicative, par sa bonté et par sa douceur précisément le digne curé de Sainte-Dorothée s'était toujours montré le vrai disciple de Notre-Seigneur. Content de son poste, quelque modeste qu'il fut, ne demandant rien et donnant tout, sans cesse édifiant, directeur d'âmes zélé et aimé, il a vraiment passé en faisant le bien, sans bruit, mais sûrement, et peut-être sans beaucoup s'en douter.

L'on a trouvé dans ses papiers des travaux importants d'analyse et de compilation qui établissent que l'excellent et édifiant curé savait occuper ses loisirs : toute une série de notes, par exemple, soigneusement rédigées, sur les relations de l'Eglise et de l'Etat et sur les questions d'instruction et d'éducation. Dans un discours qu'il fit à l'Assomption devant Mgr Grondin, on trouve cette phrase qui pourrait lui servir d'épigramme à lui-même : " Nous ne pouvons pas tous faire de grandes choses, mais nous pouvons tous demeurer fermes au poste du devoir dans la cause du bien. ". C'est très juste et bien pensé. Or, on peut affirmer sans crainte que M. le curé Casaubon a vécu sur cette pensée et de cette pensée. C'est son honneur devant les hommes et ce sera sa gloire devant Dieu.

* * *

Louis de Gonzague Casaubon était né à l'Île du Pas, non loin de Berthier, le 31 décembre 1854. Il fit ses études au collège de l'Assomption. Ordonné prêtre à Montréal le 21 décembre 1879, il fut successivement vicaire à Boucherville, à Saint-Pascal, à Valleyfield, aux Cèdres et à Saint-Barthélemy. En 1888, il devenait curé de Notre-Dame-de-la-Merci, puis en 1892, de Sainte-Théodosie, et enfin en 1896, de Sainte-Dorothée. Malade depuis plusieurs mois, il venait à l'Hôtel-Dieu de

Mo
me
ses
pré
nel
tan

E

avo
lect
téri
mèr
a tr
C
vou
sept
ses,
les
té.
Gas
cou
la s
labo
Q
frag
tant
bien

Montréal il y a à peine quelques semaines. Il est mort, comme il avait vécu, en parfaite soumission aux volontés de Dieu.

Ses paroissiens ont tenu à lui rendre hommage, au jour de ses funérailles, en très grand nombre. Une cinquantaine de prêtres assistaient à la funèbre cérémonie. Que la paix éternelle soit son partage. Il est de ceux dont tous s'en vont répentant qu'il l'a bien méritée.

NOS RELIGIEUSES GARDE-MALADES

EN lisant l'intéressant article intitulé " Les Soeurs Garde-Malades de l'Hôtel-Dieu ", lequel a été publié dans votre livraison du 22 juin, page 392, nous avons pensé n'être pas importun en faisant connaître aux lecteurs de cette même revue, que le noble dévouement caractérisé par les Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu — de même que par les Soeurs Grises de l'hôpital Notre-Dame — a trouvé des émules à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Cédant volontiers aux propositions si bienveillantes des dévoués et savants médecins de l'institution, il fut résolu, en septembre 1912, d'ouvrir une école de garde-malades religieuses, qui s'enregistrèrent au nombre de trente-six pour suivre les cours d'études propres à l'obtention d'un brevet de capacité. M. le Dr Alcée Tétrault, médecin-en-chef, et M. le Dr Gaston de Bellefeuille voulurent bien s'engager à donner les cours à tour de rôle. Des répétitions sont en outre données par la soeur pharmacienne, et des leçons pratiques sont puisées au laboratoire que possède l'établissement.

Qu'il nous soit permis ici de citer *discrètement* certains fragments des paroles encourageantes qu'adressait aux débutantes, quelques mois plus tard, M. le Dr Tétrault, et qu'on a bien voulu nous communiquer :

“ Mes soeurs, je tenais à vous rencontrer pour vous féliciter d'abord du zèle et de l'ardeur que vous apportez aux cours qui vous sont donnés. Je sais que ces études exigent de vous des sacrifices, mais je suis sûr que vous vous félicitez plus tard d'avoir eu le courage de les entreprendre. Dans deux ou trois ans, on pourra constater le bien qui en aura résulté, et ce sera tout à votre avantage et à celui de votre communauté. L'humilité est une vertu commune à toutes nos communautés religieuses; mais pour la plus grande gloire de Dieu, il est bon de laisser voir au grand jour, en certaines occasions, le bien que l'on accomplit dans l'ombre. . .

“ L'Exposition du bien-être des enfants vient de nous prouver ce qu'ont accompli nos communautés religieuses, et pour beaucoup ça été une révélation. Il faut de toute nécessité, pour la gloire de Dieu et de la Religion, continuer dans cette voie. Le temps marche vite en notre pays et avant plusieurs années, nos communautés seront peut-être en lutte à la critique et aux mauvais procédés. Il faut donc se préparer à la lutte et se mettre en mesure de rivaliser avec les institutions laïques. Vos mères ont bien compris cette nécessité et c'est pourquoi elles ont résolu de faire donner à leurs soeurs hospitalières un enseignement professionnel. . .

“ Vous le savez, le premier but de l'hôpital, sa raison d'être c'est surtout de traiter les malades et de les guérir. Déjà vous les soignez avec un dévouement admirable, mais lorsque la science s'y joindra, il n'y a pas de doute que les résultats seront encore plus satisfaisants. Quand vous aurez suivi le cours de psychiatrie que je me propose de vous donner, je suis certain que vous vous intéresserez davantage encore aux infortunés qui vivent dans cet hôpital; vous comprendrez mieux leurs souffrances et vous leur viendrez en aide d'une manière plus efficace. ”

Pour conclusion, passons à un incident de la visite de Sa

Grandeur Mgr Georges Gauthier, évêque de Philippopolis, à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu; c'était le 14 janvier 1913.

“ Le parcours des salles terminé, dit la relation, Monseigneur est introduit dans la pharmacie au moment où l'une des trente-six soeurs qui suivent les cours inaugurés par MM. les docteurs Tétrault et de Bellefeuille, subit un premier examen.

“ Debout, baguette en main, face au squelette qu'elle est en train d'analyser, notre jeune soeur répond avec assurance aux questions que lui posent messieurs les professeurs, lorsque, soudain, la porte s'ouvre.

“ C'est Monseigneur! Etonnement puis satisfaction visible de Sa Grandeur; surprise des professeurs, confusion de la pauvre candidate.

“ Après avoir béni le groupe, adressé d'aimables paroles à tous, Monseigneur s'enquiert avec beaucoup d'intérêt de la nature et de la durée des cours donnés par MM. les professeurs, et les prie de vouloir bien poursuivre l'interrogatoire auquel notre petite soeur se soumet avec une certaine timidité qui se conçoit facilement, mais qui ne préjudicie nullement à la justesse de ses réponses.

“ Un coup d'oeil sur la feuille d'inscription qui lui est présentée, permet à Monseigneur de constater avec quel succès les soeurs ont passé ce premier examen. Sur un maximum de 100 points, deux les ont décrochés avec honneur; quatorze en ont conservé, 95; six, 90; huit, 85; quatre, 75 et une, 70.

“ Et il n'y a pas eu de favoritisme, Monseigneur, ajoute le Dr Tétrault, secondé par le Dr de Bellefeuille. Nous nous montrons plutôt sévères, tant dans l'intérêt des religieuses que pour notre propre satisfaction. Lorsque, les trois années d'études terminées, les soeurs recevront leur brevet de capacité, nous pourrons dire avec certitude qu'elles ont les connaissances voulues et sont hautement qualifiées pour remplir les fonctions dont elles s'acquittent déjà avec tant de dévouement et de charité ”.

“ Monseigneur félicite chaleureusement MM. les professeurs de l'intérêt qu'ils portent aux religieuses et du dévouement dont ils font preuve en donnant ces cours pratiques qui les font bénéficier de leur expérience non moins que de la science qu'ils ont eux-mêmes puisées aux meilleures sources, tant en ce pays qu'en Europe où ils ont fait tous deux, sous les plus grandes célébrités médicales de nos jours, un stage prolongé.

“ Cette initiative que vous avez prise d'ouvrir des cours dans cet hôpital, vous honore, dit en terminant Monseigneur aux distingués médecins, et mérite les plus grands éloges ”.

“ Monseigneur félicite également les soeurs du privilège qui leur est donné de suivre d'aussi excellents cours dont l'opportunité se fait de plus en plus sentir. Le travail que ces études imposent demandent des sacrifices, beaucoup de courage et d'énergie, mais le succès obtenu est déjà une récompense et un encouragement à les poursuivre. “ Il faut ajoute Monseigneur, que nos communautés religieuses soient au niveau du progrès moderne; que nos hospitalières aient leur brevet de capacité avant qu'on ne les oblige de le prendre... ”.

“ Ainsi réconfortées par tant et de si hauts encouragements les soeurs étudiantes de Saint-Jean-de-Dieu poursuivent vaillamment leur tâche. ”.

UN AMI DU PROGRÈS.

UNION SAINT-JEAN

MM. les abbés Chs-P. Beaubien et Louis de Gonzague Caubon, décédés, étaient membres de l'UNION SAINT-JEAN
Section d'une Messe.

G. DAUTH, p. d.,

Secrétaire de l'Union Saint-Jean